

du mot "tour", et de ses composés, celui-ci se retrouve fréquemment inscrit dans le texte; contribuant davantage à l'humour, la sur-inscription de "tour" sert de rappel constant quant à l'identité de la narratrice et montre aussi que la multiplicité existe tant dans la langue qu'entre les langues. Mélanges de discours historique, philosophique, linguistique, poétique, la tour CN, qui dit ne pas penser "contrairement aux humains" (p. 153), donne toutefois à son lecteur une autre perspective par laquelle il peut penser à l'état des choses non seulement au Canada mais ailleurs aussi, en cette fin du 20^e siècle.

Catherine Khordoc
Neuchâtel, Suisse

Lélia Young. *Si loin des Cyprès.* Montréal. Les Éditions du CIDIHCA, 1999. 150 pages. ISBN: 2-89454-082-5.

Après son remarquable *Entre l'outil et la matière*, publié aux Éditions du GREF, en 1992, Lélia Young nous livre aujourd'hui un nouveau recueil de poèmes. Le titre, digne du *Canard enchaîné*, ne nous branche pas sur le calembour mais sur une rhétorique savante. On cherche en vain une thématique affirmée dans ces textes divisés en trois parties : *Entre toi et moi Lecture oxymore* (pp. 1-85), *Dans le corps du python* (90-110), *Torsades* (114-150). Comme le suggère le texte liminaire, dédié à «l'inconnu familier qui éveille la métaphore», il s'agit plutôt d'un jeu amoureux sur les mots et les figures de style.

La variation amoureuse va de la peur de perdre l'être aimé, dans *Saros*, le premier texte, jusqu'à ces «bras dépliés» qui symbolisent l'union avec «l'autre», dans le dernier poème. Cette variation se manifeste par un certain nombre de résurgences, qui tissent la trame d'un amour insatisfait :

Je sais que tu n'existes pas, 30; Tu me manques, 32; Y a-t-il un amour heureux, 37; Tous les mots se perdent entre toi et moi, 87; Ô cruel... et ta griffe attend patiemment l'ultime mouvement espéré de ta proie, 110; Tu ne m'as jamais aimée, 120; Tu berces les rêves et je n'ose parler de crainte d'endiguer ton choix, 139.

Au niveau de la forme du contenu, on constate un mouvement qui va de l'exaltation à un retour au calme dans la troisième partie, où l'auteure évoque des paysages heureux. Mais chacun des poèmes du recueil constitue une unité bien définie, qui donne beaucoup de diversité à l'ensemble. Il y a des textes féministes, d'autres politiques et revendicatifs et même des textes en anglais. En contre-partie, il découle parfois de cette diversité un manque de cohésion et de logique du discours qui fait perdre le fil de la pensée. Ce brouillage du code, parfois un peu artificiel, est source de poésie.

Mais c'est au plan de l'expression que ces textes offrent le plus d'intérêt. Lélia Young

est une virtuose de la métaphore. Elle use beaucoup de métaphores du premier degré, où le référent est facile à retrouver, comme «dans la crevasse de mon bras tu niches», «le clavier de l'ombre...la musique des corps» (35), «la vigne de mes rêves» (52), «le miel de l'attendrissement», etc. Ce sont de jolies images. Certaines, par contre, sont des clichés quelque peu usés comme «la morsure du temps (13), «la voûte des astres» (40), «le ruissellement de la lumière...la gorge d'un torrent...le flanc des montagnes» (44). Quelques métaphores du deuxième degré, comme celle bien connue de Mallarmé «le ciel est bleu comme une orange», ornent poétiquement les textes de Lélia Young, tels que «Jaune comme le désir de la nuit» (51), ou «Il a pris l'aile du genévrier». L'écueil de ce type de métaphores est, lorsqu'elles sont filées, de frôler l'incohérence, comme dans:

*Ne plus sentir les cloches de la séparation
baisser le rideau de fer
sur l'oubli du matin (53)*

La poète jongle aussi beaucoup avec les attelages, souvent métaphoriques, également sources de surprise poétique comme «le coquelicot rouge de désir» (29), cette cicatrice rutilante» (41) «ils ont tué la patience», «un raisin de tes lèvres aux miennes...aveugle le temps», «commissures de l'ivresse» (57), «...cette ébauche d'homme\ que la route jette comme un fardeau\ sur le jour» (123). Il est de jolies trouvailles, comme «Tu es de cette couleur qui jamais n'existe» (95), «Tu t'abats comme une larme sur une joue lisse» (110). Et cette délicieuse métaphore filée:

*Oui mais tu as la forme d'une barque
et moi celle de l'eau
nos mains réunies partagent la même rame (87).*

Il y a aussi, de poèmes en poèmes, quelques passages qui sentent le procédé de l'écriture automatique. Parfois, c'est joli, parfois un peu lourd et jargonieux, comme:

*Le pouvoir insalubre perd de vue la cuve du devoir et
le défolement happe l'aubier avant son durcissement (143).*

Presque tout le dernier poème est de cette veine. C'est un peu dommage, car l'ensemble du recueil est beau.

Le texte est, à la manière moderne, sans ponctuation ni rime. Les vers sont souvent agréablement rythmés. Les textes sont bien présentés mais la couverture, plutôt banale, est ornée d'une peinture de Marie Laberge qui aurait pu être mieux mise en valeur. Malgré ses défauts, un livre d'une indéniable poésie, fort agréable à lire.

Pierre Léon
Université de Toronto